

Société de géographie (France). Bulletin de la Société de géographie (Paris). 1877 . Janv.-juin 1877.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

VOYAGE AU NEDJLAN (1)

par Joseph HALÉVY

II. — DE SANA A MEDJLAN (suite).

Le lendemain, je reçus la visite de plusieurs chefs de communautés, qui, me croyant chargé de faire une collecte pour les pauvres de Jérusalem, vinrent m'annoncer qu'ils étaient prêts à se cotiser dans l'intention de soulager les souffrances de leurs frères qui se cramponnent au sol de l'ancienne patrie. On peut à peine se faire une idée du charme que le nom de Jérusalem et de la Palestine exerce sur l'esprit d'un pieux Israélite, surtout sur ces hommes sincèrement convaincus et naïvement enthousiastes, dont l'imagination a été toujours nourrie de traditions rabbiniques. Mes visiteurs étaient évidemment flattés d'avoir une fois au milieu d'eux un coreligionnaire qui avait vu et touché la terre sainte; une bonne fortune pareille ne leur était arrivée qu'une seule fois de mémoire d'homme. Leur conduite à mon égard était par conséquent empreinte d'une bienveillance toute particulière. Ils étaient d'ailleurs très-dégagés dans leur conversation; leur mise propre et très-soignée annonçait une certaine aisance. Ils avaient une tenue mâle et assurée qui contrastait visiblement avec la timidité proverbiale des juifs du Djaouf. J'ai appris que les habitants de l'oasis, composés, en grande partie, de familles nobles de la tribu des Dhou-Houssein, vivaient dans une opulence relative, tirant des revenus considérables des terres qu'ils possèdent dans les provinces méridionales de l'Arabie. Par suite de cet état de prospérité de la population libre, les qérâwis et les juifs sont rarement molestés, de sorte qu'ils peuvent en toute sécurité s'adonner à l'exercice de

(1) Voir les *Bulletins* de 1873, juillet, page 5, septembre, page 249, et décembre, page 581.

leurs professions, assez lucratives la plupart du temps. Aussi voit-on partout des champs cultivés avec soin sur des terrasses artificielles, ceignant les abords des montagnes d'un large ruban de verdure et arrosés d'un grand nombre de puits creusés dans le roc, blanchis à la chaux et bien entretenus. Là, on voit avec satisfaction de longues allées d'arbres plantés par la main de l'homme. Le blé qu'on récolte dans l'oasis est supérieur à celui du Djaouf, aussi bien par sa qualité que par le soin avec lequel se fait le triturage. On y sème également des légumes et diverses plantes potagères; les arbres fruitiers sont néanmoins assez rares et la culture de la vigne, quoique tentée en maint endroit, ne semble pas réussir à cause de l'extrême sécheresse du climat.

Vers le soir, je me mis en route, en compagnie de cinq de mes coreligionnaires, à l'effet de visiter les villages de l'oasis, qui sont assez rapprochés les uns des autres. Ils sont pour la plupart adossés aux montagnes, en forme de gradins de peu de profondeur. Quelques-uns d'entre eux se réunissent cependant des deux rives des wadis qui serpentent dans la plaine à l'époque des pluies. Les maisons sont construites d'habitude avec des briques séchées au soleil, comme c'est l'usage dans le Djaouf; on y trouve néanmoins plusieurs maisons en pierres appartenant à la classe aisée. Chemin faisant, nous rencontrâmes des Arabes de tout sexe et de tout âge qui s'arrêtèrent et me firent des questions sur les pays étrangers, mais sans témoigner aucune espèce de méfiance et en observant les règles d'une parfaite urbanité.

Après avoir parcouru cinq ou six villages de peu d'importance, nous atteignîmes El-Mahdjil, chef-lieu de l'oasis, où se tient, deux fois par semaine, un marché considérable qui attire de nombreuses caravanes de l'intérieur. C'est la résidence de plusieurs familles riches et nobles dont les membres s'établissent temporairement dans les districts du Yemen méridional dont ils se sont emparés depuis la dissolution de l'imamat de Sana. Leurs possessions renferme-

raient, d'après ce qu'on m'a dit, les cantons de Taïz, de Qataba et d'Abyan. Je fus logé chez le père de mon hôte de Miqar, homme âgé, d'une figure sympathique, et très-estimé à cause de ses libéralités. Il est entouré d'une nombreuse famille et de trois filles mariées. La disparition d'un de ses gendres a introduit un élément de sombre tristesse dans la vie tranquille de cet homme de bien.

Les Israélites de l'oasis de Khab sont tous originaires du Bled Barath, canton situé à l'ouest et éloigné d'environ deux journées de marche. J'ai trouvé l'instruction religieuse très-avancée dans cette petite communauté qui contient beaucoup de vieillards. Il n'y a pas un seul individu parmi eux qui ne sache lire la Bible et écrire en hébreu et en arabe avec les caractères hébraïques. Quoique très-adonnés à l'étude du Zohar comme les autres Israélites du Yemen, ils montrent parfois une indépendance d'opinion qui pour le milieu où ils se trouvent semble surprenante d'audace. Une discussion casuistique fort curieuse s'était engagée entre les rabbins, quelque temps avant mon arrivée, et avait abouti à séparer la communauté en deux camps opposés. Voici à quel propos. Les juifs du Yemen considèrent d'habitude comme un mets pur, le beurre que les Arabes confectionnent chez eux et vendent dans les foires dans des outres faites de peaux de chèvre. Ils croient fermement, d'après une donnée formelle du Talmud, que le lait des animaux impurs comme le cheval et le chameau est incapable de livrer du beurre solidifié, par conséquent ils ne craignent pas que les Arabes leur fournissent du beurre de chamelle au lieu du beurre fabriqué avec le lait provenant de la race bovine. Mais la décision du Talmud avait reçu depuis peu un démenti éclatant; un rabbin du nom de Mori Yehoschoua avait fait l'expérience que le lait de chamelle peut, au moyen d'un certain ingrédient, produire du beurre compacte et très-semblable au beurre de vache. Celui-ci était donc d'avis de défendre désormais l'emploi du

beurre arabe, à moins d'avoir des preuves non équivoques qu'il provient d'animaux purs. L'insistance du rabbin sur ce que le Talmud s'est trompé au sujet d'une loi physique si facilement constatable; la thèse qu'il soutient contre tous, à savoir que l'expérience prime l'autorité d'une tradition vingt fois séculaire, atteste une clairvoyance peu commune de sa part. Aussi quand les chefs de la communauté s'adressèrent à moi pour avoir mon opinion à ce sujet, je me suis empressé de donner, en principe, raison à Mori Yehoschoua, en leur citant des autorités talmudiques qui ont préféré la vérité des faits à une foi aveugle. Mais comme je ne voulais nullement priver ces braves gens de l'usage du beurre qui est le seul assaisonnement trouvable dans le pays, je leur conseillai de ne pas défendre l'usage d'un aliment que leurs autres coreligionnaires regardent comme licite.

Pendant les cinq jours de ma station à El-Mahdjil j'ai fait de fréquentes excursions à l'effet de chercher des monuments de l'antiquité sabéenne, mais à mon grand désappointement je n'en ai pu découvrir aucune trace. Ne voulant pas prolonger inutilement mon séjour dans une contrée qui n'intéressait guère le but principal de mon voyage, je résolus de hâter autant que possible mon départ pour Nedjran où j'espérais rencontrer d'antiques ruines. Mais avant de faire mes préparatifs pour le nouveau voyage, j'eus à vaincre les instances de mes coreligionnaires, cherchant à m'en dissuader. Ils me présentèrent les habitants de Nedjran comme des malfaiteurs endurcis, au milieu desquels l'étranger risque à chaque instant d'être assassiné. Pour preuve de leur assertion, ils me racontèrent qu'il y a quelque vingt ans, un rabbin de Jérusalem qui voulait s'y rendre contre leur avertissement fut dépouillé à mi-chemin de tous ses effets et laissé inanimé au milieu du désert. Me voyant inébranlable à accomplir mon dessein, ils prirent enfin le parti de faire tout leur possible afin de me procurer un guide de confiance. Celui sur lequel est tombé leur choix

était un qérawi de leur connaissance qui s'engagea à me fournir son chameau pour la traversée. Il se fit payer d'avance la somme convenue, sous prétexte de pourvoir aux besoins de sa famille pendant son absence. Samedi soir, le 24 mai, mon conducteur arriva avec sa bête, muni d'une lance, la seule arme qu'il lui soit permis de porter, et pourvu d'un sac de farine dont nous devions faire notre pain pendant les quatre jours qu'on met d'habitude pour franchir l'espace qui sépare l'oasis de Nedjran de notre point de départ. Dans la soirée, les chefs de la communauté se réunirent chez mon hôte et se décidèrent à me fournir une lettre de recommandation auprès des coreligionnaires de Nedjran. Chacun d'eux fit de son mieux pour m'être agréable et ils me donnèrent les meilleurs conseils sur ce que je devais faire pour éviter la méfiance des Arabes. Ils m'apportèrent également des provisions en abondance, du beurre, des œufs, des biscuits, des dattes, et tout cela avec une grâce si touchante que je n'ai pas osé le leur refuser de peur de les désoler. La séance levée, ils se retirèrent pour me laisser prendre du repos, mais ils promirent de revenir à la pointe du jour afin d'assister à mon départ.

Le 25 mai. Tout était prêt avant l'aube du jour. Les notables vinrent me serrer la main et m'accompagner à une distance considérable, conformément à la prescription de la loi rabbinique. Au moment de nous séparer, ils versèrent de chaudes larmes et récitèrent à haute voix la prière des voyageurs (*Tefilat hadderek*), dans laquelle on implore la protection divine contre les malheurs imprévus qui fondent souvent sur les personnes qui voyagent. Mon émotion était au comble quand il a fallu nous séparer sans aucun espoir de nous revoir jamais.

Au début notre chemin suivait le zigzag des vallées étroites et pierreuses entre collines qui allaient s'abaisser de plus en plus pour mourir aux abords de l'oasis. A peine sortis de ce dédale de ravines, le terrain changea complé-

tement, une plaine unie et brûlante se montra à notre vue éblouie, une plaine incommensurable, jaunâtre ; c'était de nouveau le désert avec ses dunes de sable mouvantes, avec sa réverbération incommodante, enfin avec toute son affreuse aridité. Nous perdîmes bientôt les traces des caravanes dans le sable qui se déplaçait à vue d'œil, mais mon guide se dirigeait sur quelques points noirs qui émergeaient à l'horizon, c'étaient des collines isolées apparaissant vers le nord, formées d'une terre plus compacte et faisant l'office des phares pour le voyageur dans les solitudes de l'océan de sable. Notre marche devint lente et pénible, nous poursuivîmes toutefois notre chemin sans obstacle jusqu'à midi, en face d'une rangée de montagnes nommée *El-Hadba*, qui semblaient nous barrer le passage. Nous nous y arrêlâmes quelques heures pour déjeuner, et pendant ce temps plusieurs pâtres des environs se joignirent à nous et commencèrent avec mon guide une conversation qui n'était pas faite pour me contenter.

Pour interrompre ce long entretien que je n'avais pas entendu et qui me parut suspect, je dis à mon guide de charger le chameau afin de continuer notre marche. Quel fut mon étonnement de recevoir pour toute réponse qu'il ne saurait aller plus loin de crainte de tomber entre les mains des Beni Suleiman qui sont en guerre avec sa tribu. J'eus beau lui promettre de doubler et même de tripler ses gages en arrivant à Nedjran, il persista dans sa décision. Était-ce une crainte réelle ou seulement un trait perfide de sa part ? Je n'ai jamais pu le savoir, attendu que je n'ai plus repassé par ce chemin. Il paraît cependant que le danger était réel, car il se montra prêt à me ramener à El-Madjil si je voulais y retourner. Mais lorsqu'il vit que je tenais absolument à poursuivre mon voyage, il s'offrit pour me conduire dans un campement nomade un peu écarté de notre route, afin d'y engager un autre guide qui m'accompagnerait jusqu'à Nedjran. Je m'empressai d'accepter

sa dernière proposition, quoique j'eusse peu de confiance dans sa promesse de me procurer un autre guide, car si j'étais retourné à l'oasis de Khab, il m'aurait fallu renoncer à tout jamais à pénétrer dans le Nedjran par cette voie. Ma situation était peu gaie à ce moment. Que vais-je devenir parmi la population nomade chez laquelle je devais forcément me rendre? Quel accueil réservera-t-elle à l'étranger dont les allures doivent lui paraître suspectes? Comment pourrais-je engager quelqu'un à me conduire jusqu'à Nedjran sans disposer d'une somme d'argent suffisante pour le payer d'avance? Voilà les pensées qui me tourmentaient pendant les trois heures que nous avons mises pour atteindre le camp nomade dont je viens de parler et qui était situé au sud-est de l'endroit où nous nous étions arrêté à midi.

Je commençai cependant à reprendre courage en entendant mon Arabe jurer par Allah qu'il restera dans le camp jusqu'à ce qu'il m'aurait trouvé un homme de confiance pour m'accompagner jusqu'à un canton voisin. Après mon arrivée au camp, je fus logé sous une tente destinée aux voyageurs. La population était en grande partie absente du village afin de garder les troupeaux qui paissaient dans les lits des wadis éloignés. Le cadî et les quelques personnes qui se trouvaient chez elles vinrent me voir et me firent un très-bon accueil. Quand leur curiosité fut satisfaite, ils se levèrent et me laissèrent seul, il n'y avait que quelques enfants qui sont restés plus longtemps devant la porte de ma tente pour m'observer.

La nuit tombante, mon guide m'amena un Arabe de l'endroit qui se déclarait prêt à se charger de me conduire à Nedjran à sa place. Il demandait seulement une petite somme en plus de celle que j'avais accordée à son prédécesseur. J'acceptai cette condition, n'ayant aucun moyen de forcer mon homme de continuer à m'accompagner. Celui-ci me promit d'assister lui-même à notre départ et d'exhorter son

remplaçant d'avoir -soin de moi durant le trajet. Je m'endormis avec cette pensée consolante que le lendemain matin je serais de nouveau en route et que mon voyage n'essuierait plus de retard; ma surprise fut donc grande quand, à mon éveil, on vint m'annoncer que mon qérawi était parti avant le jour en emportant toutes les provisions confiées à sa garde! Ils ne me restait plus que trois biscuits qui se sont trouvés par hasard dans un petit sac en peau de chèvre qui me servit d'oreiller la veille. Pour comble de malheur, l'homme qui s'était chargé de remplacer mon premier guide renonça au traité en prétextant des affaires pressantes qui le retiennent auprès de ses troupeaux. Cette tournure tragique me rendit très-soucieux. Les Arabes eux-mêmes étaient indignés d'une aussi vilaine trahison. Ils firent de leur mieux pour me consoler et m'envoyèrent généreusement des écuelles de lait tantôt frais, tantôt caillé, aliment qui me servit à la fois de nourriture et de boisson. Chez les Arabes du désert le lait de chamelle reste souvent le seul aliment pendant des semaines entières, le blé et les autres céréales étant d'un accès difficile et par conséquent trop chers pour leur bourse. Quant à la viande, ils n'en mangent que pendant les grandes fêtes, c'est-à-dire trois ou quatre fois par an.

A force de chercher, je finis par trouver un nouveau guide. C'était un nommé Hanbouk, originaire de Nedjran et établi depuis quelques années dans ce campement nomade. On me dit qu'il s'était expatrié par suite d'un assassinat commis par lui sur la personne d'un de ses parents, selon d'autres, sur sa sœur aînée. L'homme avait une stature herculéenne, un corps repu, ce qui est d'une grande rareté chez les Arabes, et une figure régulière et presque européenne. Son extérieur agréable m'avait inspiré de la confiance à son égard; plus tard, ayant appris ses antécédents, je ressentis beaucoup de répugnance pour l'idée de me faire accompagner par un individu de cette espèce. Mais,

comme il n'y avait pas moyen de trouver un autre guide, je pris le parti de l'engager en lui accordant la somme qu'il me demandait. Comme je n'avais pas d'argent avec moi, je lui fis un billet payable à Nedjran; le cadî et un scribe signèrent comme témoins.

Le 28 mai. Partis de bonne heure, nous prenons la direction nord-ouest pour regagner la montagne El-Hadba. Avant de l'atteindre, nous nous arrêtons quelques instants près d'un enfoncement de terrain, où nous trouvons de l'eau saumâtre avec laquelle nous avons rempli notre outre. Puis nous continuons notre marche sans accident jusqu'à environ trois heures du soir, lorsque nous fûmes joints par une caravane venant du Hadramaout. Connaissant le caractère querelleur et taquin de ces gens, je cherchai à persuader mon guide de continuer seuls notre chemin, il ne voulut pas m'écouter et force me fut de le suivre et de m'exposer ainsi à toutes les avanies que ces hommes grossiers font subir aux voyageurs qui, privés d'une protection efficace, sont abandonnés à leur merci.

Les marchandises dont les Hadramaoutites pourvoient les marchés de l'intérieur se composent, en grande majorité de tissus indigènes sans ou avec bordure rouge, de ceintures en cuir, d'épées et de javelots à manche en os, ornés de rosaces d'argent, souvent incrustées de nacre; de couteaux, de pointes de lance. Ils reçoivent en échange du sel et des dattes du Nedjran et du Dawássir qui sont d'une qualité supérieure; ce sont les seuls articles que le Yemen oriental livre à l'exportation. Les trafiquants du Hadramaout ont la renommée d'être hautains, avares, perfides, et par-dessus tout, tapageurs et portés aux jeux de main. Un dicton arabe dit qu'au Hadramaout jamais le soleil ne se couche sans qu'il y ait du sang versé. Les gens du Hadramaout qui appartiennent au rite schaféi sont très-fanatiques et ne souffrent pas que les juifs s'établissent sur leur territoire. On m'a assuré que tout Israélite qui forcerait la con-

signe serait impitoyablement massacré. Ceux-ci se gardent bien de s'y aventurer et s'en consolent avec la pensée que leur grand législateur, Moïse, avait déjà désigné ce pays inhospitalier comme le cimetière des étrangers, car le nom de Hadramaout, en hébreu *Haçar-mawet*, signifie « parc de la mort ». Rarement un calembour se trouve aussi juste.

L'arrivée de ces gens inaugura pour moi une vie de misères et de souffrances intolérable. Non contents de m'accabler d'invectives les plus grossières, ils voulurent absolument en venir à des voies de fait. Pour me faire perdre patience et avoir ainsi un prétexte pour me maltraiter, ils me tiraient la barbe, me mettaient le couteau sous le menton, appuyaient leur lame sur ma poitrine, dirigeaient mon chameau sur les mimosas afin de me faire déchirer la figure et les mains aux épines, ou le fesaient sauter et tourner précipitamment afin de me faire tomber par terre; bref, il n'y avait pas de diablerie qu'ils n'inventassent à l'effet de me faire du mal. Mon guide, au lieu de me protéger, fit cause commune avec mes tracasseurs. Il riait à gorge déployée chaque fois qu'il me vit en prise avec ces gens. Il m'aurait certainement laissé égorger s'il avait obtenu son paiement par anticipation. Un jour, je lui adressai des reproches d'acquiescer si mal envers moi son devoir de guide. Pour toute réponse, il prit une attitude menaçante, saisit un lézard vert qui se promenait sans défiance sur une dune de sable, le déchira au milieu avec ses ongles, et avala l'une après l'autre les chairs palpitantes et ruisselantes de sang. La mimique était trop éloquente pour que je n'en compris pas la signification. Je me tus et je perdis désormais l'envie de lui faire des observations.

Cette vie infernale dura trois jours sans interruption, jours qui m'ont paru aussi longs que des années. La nuit seule apporta quelques soulagements à mes maux. Le second jour après notre jonction nous rencontrâmes un campement de nomades de la tribu de Béni Souleyman. Nous y

trouvâmes trois chérifs venant du Bled-el-Qaçab, au sud de Mareb. Ils étaient traités avec beaucoup de respect, mais lorsqu'ils se sont mis à prier et à faire les genuflexions d'usage, les nomades les regardèrent avec curiosité et ne montrèrent pas le moindre désir de les imiter. Chez les nomades de l'Afrique, à une occasion pareille, tous les assistants auraient rivalisé de dévotion avec les chérifs; mais il paraît que le proverbe : « Nul n'est prophète dans son pays », est également vrai dans le pays qui constitue le berceau de l'islamisme. En effet, les prescriptions du Coran ne sont nulle part aussi peu observées que chez les tribus indépendantes ou Kebaïl de l'Arabie. La plupart de ces tribus conservent leur législation traditionnelle et se soucient fort peu de mettre en pratique le conseil de Mahomet.

Le 5 juin. — Ma délivrance approchait enfin. Ce jour, nous avons fait fort peu de chemin, la plus grande partie de la journée ayant été passée à chercher une source d'eau qu'on savait exister dans le voisinage et sur laquelle on comptait d'avance. Les Arabes sont tellement imprévoyants qu'ils ne savent rien garder pour demain. Lorsqu'ils se sentent suffisamment pourvus de provision et d'eau potable, ils en usent avec tant d'intempérance qu'il en reste fort peu pour une autre occasion. L'eau que nous avons prise avec nous en partant d'El-Hadba fut gaspillée dans deux jours, et le troisième jour nous souffrions déjà de la soif. Les chameaux qui n'avaient pas assez bu au moment du départ commençaient à devenir inquiets et à courir à la débandade à travers les champs. A pareil moment, les pauvres bêtes, si soumises et si dociles d'ordinaire, perdent patience et se soustraient à la direction de leur cavalier. La tête levée et les narines au vent, elles courent affolées en frissonnant et en respirant bruyamment. Elles flairent l'eau d'une grande distance et prennent une course effrénée vers cette direction. Leur instinct ne se trompe jamais, on n'a qu'à les laisser aller librement, et l'on est sûr de trouver de l'eau. La

source que je viens de mentionner fut de même découverte par les chameaux dans un endroit retiré et couvert de broussailles dans le flanc d'une montagne ronde et isolée au milieu du désert. Mes compagnons de voyage ont été de très-mauvaise humeur toute la journée, ce qui les a rendus excessivement durs à mon égard. La découverte de l'eau les a adoucis quelque peu. C'était d'ailleurs la veille de notre séparation définitive, car la caravane, destinée au marché de wadi Habaouna devait toujours marcher en ligne directe vers le nord, tandis que de notre côté nous devions prendre une direction plus à l'ouest.

Le 3 juin. — Nous partons de très-bonne heure afin de gagner le temps perdu hier. Ce fut un vendredi précédant trois jours de fête pendant lesquels les Israélites ne voyagent pas, savoir samedi et les deux jours de la Pentecôte juive, qui est tombée cette année lundi et mardi (5 et 6 juin). Il n'y avait donc pas de temps à perdre, car coûte que coûte il fallait rentrer à Nedjran avant le coucher du soleil pour ne pas rester trois jours inactifs dans le désert, mourant de faim et de soif. En effet, je ne pouvais pas penser à me présenter chez mes coreligionnaires avec mon appareil de voyage pendant les fêtes. Ceux-ci auraient certainement pris très-mal la profanation des jours sacrés et m'auraient fermé la porte au nez. Ces considérations m'ont stimulé à hâter le pas afin d'y arriver avant le coucher du soleil. Hanbouk, mon cruel et irascible conducteur, a du reste changé de conduite aussitôt après le départ de la caravane. Au lieu de me contrarier, il s'est empressé au contraire d'adhérer à mon désir. Il m'a demandé pardon des tourments qu'il m'avait fait souffrir les jours passés, en disant que s'il ne s'était pas mis de la partie de mes tracasseurs, ceux-ci n'auraient pas manqué de me tuer afin de se venger. De semblables excuses m'ont paru assez louches; j'étais cependant bien aise de me savoir enfin hors de danger et comme je ne pouvais pas me passer de lui, je lui ai accordé de

passer l'éponge sur ses torts, à condition qu'il me fit entrer au Nedjran avant la nuit.

Dans la matinée nous rencontrons une Bédouine égarée dans la solitude et ne sachant quel chemin prendre pour rejoindre son clan qui avait changé de campement pendant la nuit. Mon guide, qui connaissait parfaitement le terrain, lui indique la direction qu'elle devait prendre pour y arriver. En Arabie, le moindre accident de terrain reçoit un nom propre, de même que les pâturages qu'on occupe dans les diverses saisons de l'année ont leurs noms connus de toute la tribu. Il suffit donc de nommer l'endroit pour que l'on nous indique aussitôt son emplacement exact. Peu de pays sur notre globe ont une nomenclature géographique aussi riche que l'Arabie; à ce sujet l'exubérance proverbiale de la langue arabe déploie une fécondité vraiment merveilleuse.

Vers midi les montagnes du Nedjran émergeaient à l'horizon; d'abord elles parurent former une chaîne unique et ininterrompue; à mesure que nous nous approchions, elles se divisèrent en deux rangées parallèles séparées l'une de l'autre par une vallée large, suivant les endroits, de deux à trois kilomètres. Quelque temps après, nous rencontrons le wadi qui, venant des montagnes de Sada, traverse le Bled Nedjran dans toute sa longueur. Nous en suivons le lit jusqu'à l'entrée de la vallée qui est assez étroite. Plus loin, la vallée s'élargit sensiblement, mais pour se resserrer de nouveau à quelque distance de là, formant ainsi une petite oasis à part. Dans cet espace, les rives du wadi sont assez boisées, les roseaux et les plantes rampantes y abondent et réjouissent par leur fraîcheur la vue fatiguée du voyageur venant du désert. Au sud du wadi se trouve un grand puits donnant d'excellente eau; nous y voyons d'innombrables troupeaux de toutes les espèces attendant chacun son tour pour se désaltérer aux abreuvoirs.

Après avoir éteint notre soif, nous nous remettons en route. Le soleil baissait déjà et nous devons hâter nos pas.

pour ne pas coucher à la belle étoile. Bientôt nous traversons la seconde entrée étroite formée par les montagnes et nous entrons tout d'abord dans l'oasis de Nedjran, à la vue de laquelle je n'ai pas pu m'empêcher de pousser un cri d'admiration. Aussi loin que l'œil pouvait embrasser, on n'apercevait qu'arbres et verdure. Les villages sont cachés dans des forêts épaisses de palmiers d'une prodigieuse hauteur; aux abords du wadi on ne voyait que des champs cultivés et verdoyants, partout le bien-être et l'abondance se faisaient remarquer à chaque pas. Le soleil commençait à disparaître derrière les montagnes quand nous arrivâmes au village de *Makhlaf*. On me conduisit dans une maison habitée par deux frères israélites où j'ai passé la nuit assez mal à cause des moustiques qui m'empêchaient de dormir. Le lendemain je fus conduit à un village voisin du nom de *Ridjla*, où un coreligionnaire m'invita à passer la fête chez lui.
